

L'ESPRIT DE VOLTAIRE DANS LE DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE

OU

LA « RAISON INGENIEUSE »

(Journée d'étude à Reims organisée par Mme Gevrey. Agrégation 2008-2009)

Dix ans avant la publication du Portatif, Voltaire écrit l'article « Esprit » pour l'Encyclopédie sur la demande de d'Alembert. C'est dans cet article qu'apparaît pour la première fois une certaine définition de l'Esprit qui pourrait bien servir d'oriflamme à toute la stratégie littéraire et philosophique de Voltaire à partir de ces années et tout particulièrement aux choix d'écriture, aussi bien sur le plan de la disposition que sur celui de l'élocution, du Dictionnaire Philosophique. L'article apporte une définition nouvelle de l'Esprit, abandonne les régions si controversées du « bel esprit » dans lesquelles on avait tendance à enfermer la notion, (on y enfermait Voltaire aussi) et l'engage dans une nouvelle association : l'esprit doit être pour Voltaire la « **Raison ingénieuse** »¹. En quoi cette formulation est-elle si importante ? Quelques éléments de rappel sont ici indispensables pour situer la valeur de ce nouveau point de vue sur l'Esprit.

Le 15 mars 1753 Frédéric II écrit à la reine mère : « *Je laisse partir Voltaire sans regret. C'est un fou méchant qui n'est bon qu'à lier. Vous ne sauriez croire toutes les fourberies et les tracasseries qu'il a faites ici* » et il ajoute : « *Il est humiliant pour nous que tant d'esprit et de connaissance ne contribue pas à rendre les hommes meilleurs* ». ²

Homme d'esprit mais trompeur, manipulateur, l'image que ses adversaires véhiculeront longtemps, est résumée dans ces phrases, une image bâtie sur les incertitudes morales d'un homme brillant dans le maniement de la parole, celle donc d'un esprit sans vertu, ingénieux certes, mais creux.

¹ Voltaire, article « Esprit », O.C. de Voltaire, Voltaire Foundation, Vol. 33 (Œuvres alphabétiques), 1987, p.51.

² Voltaire en sa correspondance, deuxième volume, extraits réunis par Raphaël Roche, L'Escampette, 1995, p.59

Pourtant Frédéric lui concède, dans l'admiration qu'il ne cessera d'avoir en réalité pour Voltaire, de la « connaissance », manque de vertu n'est pas manque de connaissance certes mais enfin l'accusation portée fait de lui un « *bel esprit* » inconstant. Et rien n'est plus offensant pour Voltaire, au fond, que de passer pour un coloriste, de génie certes, mais enfin, un coloriste. Or c'est bien là l'image que ses adversaires préfèrent, celle d'un génial coloriste sans solidité. Voici ce qu'écrit le bien connu Nonnotte dans Les Erreurs de Voltaire, et qui résume l'ensemble de ces attaques :

« [...] un lecteur judicieux s'aperçoit bientôt que cet auteur est presque toujours sans principes fixes, sans logique sûre, sans érudition véritable, et toujours sans discrétion et sans respect pour ce qui mérite le plus d'être respecté. Il comprend bientôt que tous ces vifs éclairs d'imagination, ces réflexions hardies, ce coloris brillant qui est répandu sur tous ses ouvrages peuvent éblouir et surprendre les esprits légers, superficiels, peu capables de réfléchir ; et qu'ils ne doivent faire et ne feront nulle impression sur l'homme qui est en état de juger »³

C'est là une synthèse assez complète des accusations fondamentales de l'époque dressées par les adversaires de Voltaire : l'élocution brillante, habile, ingénieuse, qui est l'explication du succès et de la mode « Voltaire », ne résiste pas à un examen précis. C'est, pour ainsi dire, une ingéniosité déraisonnable et perverse, éblouissante mais menaçant cependant l'esprit d'obscurité. Nous le voyons de Frédéric à Nonnotte, tantôt la morale de l'homme Voltaire invalide les qualités de son intelligence et de sa culture, tantôt le génie de son écriture spirituelle n'est qu'un vernis dissimulant les creux d'une pensée digne simplement, pour ainsi dire, d'une conversation de salon fardée et artificielle.

Concédonsons ici à ses adversaires que les salons de Postdam et les conversations mondaines sont bien à la source même du Dictionnaire philosophique, comme l'on sait, en 1752. Le projet est mis de côté dans les années 1755-56 au fur et à mesure que Voltaire participe à L'Encyclopédie, puis repris en 1758 au moment où il marque une relative déception à l'égard du projet encyclopédique : on en connaît les raisons ; elles nous obligent

³ Nonnotte, Les Erreurs de Voltaire, chez A.I.Fez, Paris, 1762, p.vi – vii.

là encore à concéder à ses adversaires que Voltaire préfère les textes marqués par les brillants de la conversation. L'Encyclopédie ? Trop d'érudition entassée et inutile, pas assez de conversation dans l'écriture, pas assez de légèreté, trop de longueurs, trop de lourdeur. Cette déception réveille chez Voltaire ce projet d'il y a quelques années, d'un ouvrage d'Esprit, séduisant, bref, incisif, pour tout dire : portatif. Allier le brillant et la finesse de l'esprit à la solidité d'une matière de combat polémique, voilà le programme rappelé par la préface très célèbre de 1765 (Varberg), programme qui se veut agressif et qui se réalisera dans le ressassement des formules d'esprit. Le Portatif répondra à ceux qui accusent Voltaire de n'être qu'un « bel esprit » en enfonçant le clou, d'une certaine manière.

Mais pas seulement. Il faut triompher en dépassant précisément l'opposition sur les bases de laquelle les critiques lui sont adressées.

Cette image d'un Voltaire superficiellement brillant est directement reliée à l'un des lieux communs les plus rebattus de la réflexion sur l'art oratoire depuis la fin du XVII^{ème} siècle. Fénelon dans ses Dialogues sur l'éloquence avait clairement posé les termes de la question et opposait déjà la manière aride à l'usage persuasif des pensées ingénieuses, au seuil d'un siècle qui allait faire de l'esprit un usage philosophique :

« Il est bon de remarquer cela en passant pour comprendre combien les gens du dernier siècle se sont trompés. Il y avait d'un côté des savants à belles lettres qui ne cherchaient que la pureté des langues et les livres poliment écrits.[...] D'un autre côté, on voyait des scholastiques secs et épineux, qui proposaient la vérité d'une manière si désagréable et si peu sensible, qu'ils rebutaient presque tout le monde »⁴

Fénelon rappelle l'erreur qui consiste à séparer, dans la quête de la vérité, les belles Lettres et le discours raisonnable. Mais tout est affaire d'équilibre : n'oublions pas que pour Fénelon comme pour la plupart des lecteurs avertis du XVII^{ème} siècle, puis du XVIII^{ème}, le primat de l'ingéniosité dans le style était associée au libertinage moral ou encore à l'incivisme politique et cette doxa sera de rigueur dans une partie du lectorat conservateur pendant une bonne partie du XVIII^{ème} siècle. Il suffira de rappeler ce numéro du Mercur de France d'avril 1742

⁴ François de Salignac de la Mothe Fénelon, Dialogue Second, Dialogues sur l'Eloquence en général, et sur celles de la chaire en particulier, Œuvres de Monsieur de Salignac de la Mothe Fénelon, 1787, t.3, pp.220-221.

dans lequel un lecteur invective les ouvrages où se développent d'un même élan deux choses qu'il condamne : d'une part les « **commerces criminels de tendresse et de libertinage** » et d'autre part le « **Bel esprit, qui n'affecte que des pointes et des jeux de mots et qui semble accabler le bon sens sous le fard et l'artifice** »⁵. L'Esprit, en même temps qu'il est de rigueur dans la conversation des salons et dans toute sorte d'écrits qui en reprennent les traits, suscite des réserves et des condamnations lorsqu'il s'agit d'aborder des matières sérieuses et raisonnables. La Manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit du Père Bouhours publié en 1687 sera souvent réédité : le succès de l'ouvrage souligne combien ce fut une question importante que de ne pas sacrifier la pensée aux abus de l'ingéniosité, et de même de ne pas sacrifier les agréments du langage sur l'autel de l'aridité d'une élocution trop sobre.

Comment situer Voltaire et Le Dictionnaire Philosophique dans ce débat ?

Il existe deux textes de Voltaire sur l'esprit. Un texte de 1744, la « Lettre sur l'esprit » et l'article « Esprit » pour l'Encyclopédie, certainement de 1754 si l'on s'en tient à la correspondance de Voltaire avec D'Alembert, plus précisément les lettres du 02 juillet et du 30 juillet. Dans la « Lettre sur l'Esprit »⁶, alors même qu'il est connu pour être le modèle de l'homme d'esprit, il dresse une véritable mise en garde, en articulant tout son texte sur précisément l'opposition entre penser et faire de l'esprit. A ce point que l'on a l'impression qu'il est, pour l'essentiel, presque impossible de trouver la conjonction des deux ; et Voltaire de passer en revue les menaces que les traits, les tours, les formules d'esprit font peser sur la pensée. D'abord, paradoxalement, alors qu'ils sont faits pour stimuler l'attention ils apportent l'ennui : « **Le public applaudit même aux pensées les plus fausses, quand elles sont brillantes ! Oui sans doute, on applaudira le premier jour, et on s'ennuiera le second** ». Ensuite l'Esprit ne saurait constituer la beauté d'une œuvre : « *Que serait-ce qu'un ouvrage rempli de pensées recherchées et problématiques ?* » Au contraire, notre philosophe affirme clairement : « **Ce n'est pas ce qu'on appelle esprit : c'est le sublime et le vrai qui font la**

⁵ Anonyme, « Extrait d'une Lettre contre les romans », Mercur de France, 1732, p.733

⁶ Toutes les citations qui suivent sont tirées de la « Lettre sur l'Esprit », in Collection complète des Oeuvres de Monsieur de Voltaire, nouvelle édition augmentée de ses dernières pièces de théâtre & enrichie de 61 figures en taille-douce. Tome cinquième, 1764, pp.41-52.. La « Lettre sur l'esprit » date de 1744.

vraie beauté. » puis plus loin encore, il rappelle : « *...tous ces brillants, auxquels on donne le nom d'esprit, ne doivent point trouver place dans les grands ouvrages, faits pour instruire ou pour toucher* » avant de résumer : « *Ces jeux d'imagination, ces finesses, ces tours, ces traits saillants, ces gâtés, ces petites sentences coupées, ces familiarités ingénieuses qu'on prodigue aujourd'hui, ne conviennent qu'aux petits ouvrages de pur agrément* » avant d'ajouter, plus loin : « *Qui ne peut briller par une pensée, veut le faire remarquer par un mot* » et de conclure : « *Quand on est bien pénétré d'une idée, quand un esprit juste et plein de chaleur possède bien la pensée, elle sort de son cerveau, toute ornée des expressions convenables [...] La conclusion de tout ceci est qu'il ne faut rechercher, ni les pensées, ni les tours, ni les expressions, et que l'art, dans tous les grands ouvrages, est de bien raisonner, sans trop faire d'arguments* » Et il termine par une pointe d'Esprit précisément, mais il est vrai que l'on est dans une Lettre, qui admet ce genre de facilités : « *Je donne ici de beaux conseils, sans doute. Les ai-je pris pour moi-même ? Hélas ! non.* » Entendons bien qu'il ne s'agit pas d'une condamnation de l'esprit mais d'une remise en ordre du rapport de l'élocution à la pensée, l'exercice d'une écriture spirituelle doit savoir choisir ses espaces littéraires, il ne saurait être admis partout, l'esprit ne convient qu'à des ouvrages légers. C'est une question de goût et de connaissance de l'art. Et la définition que l'on retiendra de l'esprit est ce mot de « **brillants** » que Voltaire emploie au terme d'une énumération des différents procédés de l'esprit . L'esprit est résumé à ce qu'il était convenu d'appeler le *bel esprit*.

L'article de 1754⁷, destiné à l'Encyclopédie, introduit un changement très important dans cette optique : Voltaire y dénonce certes les excès de l'élocution spirituelle dans un certain nombre de cas, en distinguant dans une approche sémantique très nuancée l'esprit judicieux, le faux esprit (à distinguer de *l'esprit faux* qui donnera un article du Dictionnaire Philosophique), l'esprit déplacé, le bel esprit, le faux bel esprit, autant de caractères que peut assumer l'esprit en fonction des circonstances, des finalités de l'énoncé, du cadre littéraire dans lequel il se place. Autant dire que l'article développe l'idée que la notion est complexe, qu'elle mérite qu'on l'examine de près dans ses nuances et surtout que, par-là même, dans les propos du philosophe, l'esprit ne se résume plus aux brillants du *bel esprit*.

⁷ Toutes les citations de l'article « Esprit » qui suivent sont tirées de l'édition des O.C. de Voltaire de la Voltaire Foundation, vol 33, pp.51- 66.

Le texte vient insister sur l'existence d'un bon usage de l'esprit et l'associant à tout un réseau lexical de la pensée et de la philosophie. Une voie nouvelle affirme que l'esprit est une qualité de l'âme. Du coup, Elocution et Pensée semblent chercher un terrain d'entente où l'art et la philosophie pourraient siéger ensemble et agir. Voltaire, pour souligner l'existence d'un bon usage de l'esprit, va jusqu'à évoquer de manière assez inattendue l'autorité d'Aristote dont les propos sont rapportés : **« Ceux qui méprisent le génie d'Aristote au lieu de s'en tenir à condamner sa physique qui ne pouvait être bonne, étant privée d'expériences, seraient bien étonnés de voir qu'Aristote a enseigné parfaitement dans sa rhétorique la manière de dire les choses avec esprit. Il dit que cet art consiste à ne pas se servir simplement du mot propre, qui ne dit rien de nouveau ; mais qu'il faut employer une métaphore, une figure dont le sens soit clair et l'expression énergique »** et il ajoute plus loin : **« Aristote a bien raison de dire qu'il faut du nouveau »**.

Transfiguration et surprise de la nouveauté, c'est presque, en quelques mots pointant deux principes, le programme d'écriture du Portatif réduit à son énergie fondamentale. De ce désir de donner de l'énergie à l'association de la diction brillante et de la pensée est née la définition essentielle de l'esprit par Voltaire que nous évoquions au départ, formulée à la fin du premier paragraphe de l'article et qui définit sans aucun doute, comme nous l'avons dit déjà, les choix essentiels sur bien des plans de toute l'écriture du Portatif : « raison ingénieuse ». La formule est neuve en réalité. Et l'esprit ne participe plus seulement du brillant mais de la clarté raisonnable, et plus précisément même, de la clarté en quête de son génie propre, dans des variations de choix d'écriture et de composition qui finiront par faire, comme l'affirmait René Pomeau, de l'article de dictionnaire un genre littéraire à part entière dans lequel la prose militante assume pleinement l'exercice d'une écriture spirituelle.

Il suffit par ailleurs de comparer le passage le plus célèbre de la préface de l'édition de Varberg : **« Ce livre n'exige pas une lecture suivie ; mais à quelque endroit qu'on l'ouvre, on trouve de quoi réfléchir. Les livres les plus utiles sont ceux dont les lecteurs font eux-mêmes la moitié : ils étendent les pensées dont on leur présente le germe ; ils corrigent ce qui leur semble défectueux, et fortifient par leurs réflexions ce qui leur paraît faible »** avec certains passages de l'article « Esprit » ; en précisant quels sont les fondements de l'expression spirituelle, Voltaire dit : **« c'est en laissant deviner sans peine une partie de sa pensée,[...] et cette manière est d'autant plus agréable qu'elle exerce et qu'elle fait valoir**

l'esprit des autres. Les allusions, les allégories, les comparaisons, sont un vaste champ de pensées ingénieuses ; les effets de la nature, la fable, l'histoire présentés à la mémoire, fournissent à une imagination heureuse des traits qu'elle emploie à propos ».

Au sein d'un débat rhétorique qu'il a accompagné comme tout lettré de son siècle, Voltaire introduit le rayonnement du mot **Raison** dans la définition de l'esprit et reprend la tradition de **l'ingéniosité** dans cette formule et dans cette œuvre particulière qu'est l'Encyclopédie, au seuil de laquelle précisément D'Alembert, dans son Discours Préliminaire, posait la question essentielle de la communication des idées. Le Portatif remplira clairement ce programme. Pour reprendre les expressions employées par l'abbé Girard dans Les synonymes français et leurs significations en 1736, on avait pu souhaiter que « **le bel esprit se mêlât au savant** », où l'on s'efforcera à chaque pas à donner de la « **solidité au brillant** » et à faire « **briller le vrai** ». Mais Voltaire dans cette définition propose davantage : la Raison des Lumières se mêle de la partie, elle se doit, contre les scélérats de toute espèce, les imposteurs, de rallier les combattants avertis et éclairés autour d'elle, et pour ce faire de nouer l'argument de telle sorte que la manière de dire organise tout le réseau des résonances entre les concepts évoqués, dans la concision des formules énergiques, vives et ingénieuses, de construire par-là un ouvrage où la conversation entre beaux esprits s'engage dans un combat certes aux allures de fête, pour évoquer cette fois la formule de Roland Barthes, mais dans un combat grave et décisif. C'est que le monstre respire encore.

Voltaire ne reviendra plus jamais sur cette définition qu'il veut programmatique, pragmatique, et définitive. L'article « Esprit » des Questions pour l'Encyclopédie ne sera, pour l'essentiel, qu'une reprise de longs passages de ces deux textes, avec la même orientation fondamentale vers la « Raison Ingénieuse ». Cette formule prend acte de l'importance de *l'élocutio*, et lui donne en quelque sorte la primauté au moment même où comme le rappelle Sylvain Menant dans son article « La Rhétorique dans le Portatif⁸ », le goût pour une éloquence du naturel d'un côté s'affirme, et celui d'un rhétorique démonstrative d'un autre côté, se réaffirme.

Comment le Dictionnaire philosophique remplit-il ce programme ambitieux ?

⁸ Sylvain Menant, « La Rhétorique dans le portatif », Revue d'Histoire Littéraire de la France, mars-avril 1995, n°2, pp.177-186.

L'ingéniosité de la raison consiste, on l'aura compris, à chercher des voies détournées et à établir des sortes d'hypotextes, qui sont des sources variées de surprise et peuvent ainsi articuler en quelque sorte la parole et les silences suggestifs du texte. Cela ne se réduit pas à l'ironie : c'est tout ce qui met l'attention en éveil par le fait qu'elle se trouve devant un manque qu'il lui revient de combler. On ne sera pas étonné de retrouver quatre des grands procédés de la conversation d'esprit répertoriés par les ouvrages de réflexion théorique de l'époque et qui avaient été synthétisés par Gamaches dans Les Agréments du Langage (dans la troisième partie, celle consacrée à l'esprit) dès 1706, et qui sont tous en rapport avec une articulation subtile entre le dit et le non dit, procédés d'esprit auxquels Voltaire donne une énergie nouvelle orientée vers l'expression d'une raison militante. On peut ainsi évoquer, pour être rapide, ces quatre formes qui reviennent tout au long de l'œuvre : l'usage des mots surprenants, les comparaisons, les allusions et les simulations.

Les mots surprenants, les fantaisies d'esprit appellent l'attention comme des signes en clin d'œil.

- **Les néologismes** ou l'emploi de termes qui n'ont pas été encore consacrés par les dictionnaires : l'adjectif « indébrouillable » dans l'article « Bien » : « La question du bien et du mal est **indébrouillable** » ; ou encore le mot de « Baptiseur » à la place de « baptiste » pour caractériser l'apôtre Jean dans l'article « Prophètes » ; « les livres **cryphes** et apocryphes » dans l'article « Conciles » ;
- **les termes qui jouent sur la surprise amusée du paradoxe** ou de l'ambiguïté de sens comme le mot de « qualités » dans l'article « Méchant » : pour désigner le « germe d'orgueil, de rapine, de fraude, de cruauté, qui est dans tous les hommes ». Ou encore évoquer le « **malheur épouvantable de n'être plus sujets du pape** » dans l'article « Liberté de penser » ou bien encore les « **fausses lumières** » qui mènent dangereusement à « la vertu » est une illustration d'un des principes de travail sur les mots clin d'œil à résonance ironique. On trouvera, des jeux sur les noms propres déformés, le placement adroit d'un adjectif, autant de marques d'esprit, c'est-à-dire de la présence de Voltaire, qui résonnent entre elles comme un système d'échos qui viennent éviter les longs discours et les développements.

D'autre part le principe de la comparaison et des rapprochements surprenants est partout dans l'œuvre. Il offre une telle gamme de nuances et de variété dans l'œuvre qu'il est impossible d'en faire le tour dans le cadre de cette présentation rapide. On se contentera de donner quelques pistes de réflexion. Le mot d'ordre est de donner à la comparaison un tour surprenant en faisant résonner la banalisation et l'historicisation du sacré biblique. Les Anges assimilés à des courriers puisque messagers dans toutes les civilisations anciennes, l'assimilation du baptême au bain ou à la lessive, renforcée par un ajout de 1767 qui souligne l'effet burlesque recherché par la formulation de départ, plus discrète, la comparaison permanente de la liturgie chrétienne, de ses sacrements, de ses figures sacrées, de ses récits, avec des habitudes symétriques chez les peuples païens de l'ère pré-chrétienne, manière de montrer combien le christianisme refait du neuf avec du vieux, travestissement aussi scandaleux qu'amusant, d'ailleurs assimilé à un travail de fripiers dans l'article « Abraham », Abraham d'ailleurs lui-même comparé au Thaut des Egyptiens, au premier Zoroastre dans la Perse, à Hercule, à Orphée, à Odin, à toutes ces figures mythologiques donc suivant le critère commun qui est celui des noms « plus connus par leur célébrité que par une histoire bien avérée ».

Il arrive que la comparaison gagne en sévérité explicite et montre le goût de Voltaire pour les sentences, formules d'esprit mondain mais pénétrées ici du scandale de la raison. Dans l'article « Superstition » par exemple, dès les premières lignes de la deuxième section, ajoutée en 1765, Voltaire rapproche la dépendance sur le plan religieux et celle sur le plan politique : **« Le superstitieux est au fripon ce que l'esclave est au tyran. Il y a plus encore ; le superstitieux est gouverné par le fanatique, et le devient »** La formulation spirituelle s'appuie sur une construction ingénieuse qui établit des degrés d'approche de la superstition par cercles analogiques aux accents de plus en plus virulents, en plaçant les cinq substantifs, superstitieux, fripon, esclave, tyran, fanatique dans un énoncé très court qui concentre les résonances et dénonce visiblement la présence de son orchestrateur : pour Voltaire les cinq figures sont toutes engagées, dans des degrés plus ou moins graves orientés par le « Il y a plus encore », dans la dépendance de l'esprit et du corps. Mais de superstitieux à fanatique, c'est-à-dire du premier mot au dernier, on perd en innocence manipulée et on gagne en violence potentielle de persécution.

C'est le même goût pour la sentence brillante que l'on retrouve à l'incipit de « Fanatisme » : « **Le fanatisme est à la superstition ce que le transport est à la fièvre, ce que la rage est à la colère** » Le rapport de cause à effet est souligné par l'image de des maladies, l'altération du corps et celle de l'âme se retrouvent exprimés dans un trait d'esprit qui n'a pas besoin de raisons probantes explicites. L'image et le tour se suffisent, dans la tradition d'un certain conceptisme italien ou espagnol évoqué par Bouhours dans son ouvrage. Celui-ci en dénonce d'ailleurs l'usage abusif alors même que Voltaire parsème tout son texte de ce genre de tournures qu'il oriente volontiers parfois vers une certaine gravité pleine d'éloquence. Figures et argumentation sont indissociables dans ces formules faites pour frapper l'imagination et souligner le scandale dans un discours d'autorité qui ne renonce pas au goût mondain de la sentence où les jeux d'opposition et de symétries font briller la pensée.

On les retrouvera tout particulièrement dans les dialogues, qui demandent l'ingéniosité des enchaînements, comme à la fin de « Liberté de Penser » où l'antithèse bonheur/tranquillité débouche sur les variations autour de l'image du galérien, variations qui finissent à leur tout par amener progressivement une pointe sur le mode de la sentence finale : à Medroso qui dit « Et si je me trouve bien aux galères ? » Boldmind répond « En ce cas vous méritez d'y être ». Des formules qui se veulent recherchées et qui font ainsi vibrer l'autorité de la raison, on en trouve un peu partout ; dans le catéchisme chinois : « J'aime mieux être la machine d'un Dieu qui m'est démontré que d'être la machine d'une âme qui doute » ou encore « Il est bon que vous soyez philosophe mais il est nécessaire que vous soyez juste ».

Les allusions participent également à l'esprit de conversation de manière récurrente. Par son emploi Voltaire signale à son lecteur l'existence d'un espace et d'une culture de combat communs, une Raison partagée au point précis de l'allusion d'où semble rayonner tout un réseau intertextuel de manipulations, de fragments de textes connus, de situations identifiables grâce à des signes précis qui deviennent autant de signes de ralliement. L'allusion est dévastatrice et signale la désinvolture de Voltaire à l'égard des dogmes, de l'Histoire sainte, des manifestations divines, dégradées et vouées à n'être plus que d'une ingéniosité des formules et des

situations qui les renvoient dans le silence ; en effet, le plus souvent, à peine convoquées, elles disparaissent sous la plaisanterie ou la formule réductrice. Parole et silence s'articulent sans cesse dans un jeu amusé qui reprend les victimes connues de l'esprit voltairien ; il en va ainsi des allusions aux compilations érudites dont le peu d'intérêt invite à ne pas même les nommer dans « Abraham », dans « Adam », dans « Amour Propre », dans « Ciel des Anciens » ; de même pour celles très nombreuses à ce pauvre Dom Calmet dans Babel, dans Ciel des Anciens, dans Job, dans Résurrection à deux reprises et qui le résumant à un compilateur simpliste. Mais aussi l'allusion sexuelle dans Enthousiasme par exemple, allusions nombreuses également à des rites ou pratiques qui viennent dérégler la signification des choses en les introduisant dans l'univers de la plaisanterie, comme pour la fumée qui annonce l'élection du pape dans « Conciles » : **« Les Romains comptent pour concile général le cinquième concile de Latran, en 1512, convoqué contre Louis XII, roi de France, par le pape Jules II ; mais ce pape guerrier étant mort, ce concile s'en alla en fumée »**. Reprenant toutes les formes d'allusions du même type on s'apercevrait qu'elles s'amuse toutes à créer une alliance, un sourire de connivence aux dépens des adversaires de la raison.

Il en va de même pour les **simulations** qui sont des jeux d'esprit avec le lecteur et plongent dans l'univers de la comédie des masques : Voltaire défendant un jésuite dans « Adam », s'interrogeant sur le lieu précis du ciel où se tiennent les anges dans « Anges », adoptant le point de vue des Inquisiteurs dans « Antitrinitaires », s'identifiant aux bavards qui ne reculent devant aucune absurdité dans « Babel », ou encore jouant le rôle d'un fidèle respectueux qui pose quelques questions embarrassantes aux « infaillibles théologiens », comme dans l'article « Grâce » où le long questionnement adressé à l'Eglise sur le principe même de la Grâce et la variété typologique, se termine par : **« C'est Marc-Aurèle qui parle, ce n'est pas moi ; car Dieu, qui vous inspire, me fait la grâce de croire tout ce que vous dites, tout ce que vous m'avez dit et tout ce que vous direz »**. En réalité, comme toujours dans l'œuvre, l'ingéniosité de la Raison consiste ici à paradoxalement identifier Voltaire, à marquer de sa présence, plus encore que dans les autres détours ingénieux, chaque propos, chaque situation, un Voltaire tel que son public le connaît.

Plus la feinte est ostentatoire et récurrente, plus la stimulation renvoie à la construction d'un personnage qui illustre des thèses peu convaincantes devant la raison, qui attribue à d'autres ce que l'on devine être ses propres positions, qui prive de contexte les motivations ou les comportements des adversaires. Cette dramaturgie des détours de la raison qui simule pour mieux se révéler, constitue une des formes importantes de la variété discursive souvent étudiée dans laquelle on pourra insérer également **les allégories** ou les **contes, les fables**, autant d'invitations au déchiffrement, autant de transfigurations évoquées par Voltaire dans l'article « esprit » comme des moyens pour la raison d'être ingénieuse.

Pour terminer, il faut souligner combien l'application et le développement de la formule de « Raison ingénieuse » dans les articles du Dictionnaire Philosophique doit être située par rapport à un débat sur l'Esprit, celui que nous avons évoqué, et à un moment, les années 1760, où l'on aspire à débarrasser précisément la raison des formes différentes et élaborées de l'ingéniosité de l'esprit, à la faire revenir à la démonstration ou à lui donner l'allure du naturel, à la débarrasser de ses hypotextes élaborés, qu'un lecteur de silences éloquents, en quelque sorte, doit découvrir derrière la variété des traits et des tours que prend la raison pour s'exprimer. Se débarrasser des silences éloquents et spirituels, c'est tout le contraire du programme rappelé en 1765 par la préface Varberg. Dans un ouvrage que Voltaire connaissait bien, qui avait été publié en 1687 à Paris, on pouvait lire la définition suivante de ce qu'est une pensée délicate : **« elle a cela de propre qu'elle est renfermée en peu de paroles, et que le sens qu'elle contient n'est pas si visible ni si marqué : il semble d'abord qu'elle cache en partie afin qu'on le cherche et qu'on le devine ; ou du moins elle le laisse seulement entrevoir, pour nous donner le plaisir de découvrir tout-à-fait quand nous avons de l'esprit⁹ »**. Il s'agit de l'ouvrage que nous avons mentionné déjà, de Dominique Bouhours, La manière de bien penser dans les

⁹ Dominique Bouhours, La manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit: dialogues
Publié par Chez Guillaume Desprez, 1697
(page 171 de l'édition de 1768)

ouvrages d'esprit. La préface Varberg en semble inspirée et toutes les formes d'esprit que nous avons commentées ne font pas autre chose. Mais de la délicatesse de la pensée définie par Bouhours à la « Raison ingénieuse » un mouvement important s'est opéré, celui qui introduit pleinement dans le débat les combats de la Raison des Lumières en assumant, pleinement là encore, l'héritage mondain de l'univers classique et de la réflexion sur l'intérêt de l'Esprit. Voltaire sollicite le destinataire et lui donne un rôle qui est un signe de reconnaissance mondaine mais aussi un ordre de ralliement moderne. Tous les jeux de l'Esprit naturalisent l'idée que la Raison ne peut que s'étonner d'autant d'artifices imaginaires, de fictions, de marionnettes articulées que l'on fait passer pour des hommes véritables, aucun symbole ne tient devant cette naturalisation de l'étonnement raisonnable opérée par les formules brillantes. Elles ne sont pas de simples ornements mais se veulent des sortes de preuves soumises à la raison du lecteur par l'ingéniosité d'une Raison qui examine et questionne.

Cette ingéniosité sera prolongée d'ailleurs par toute une comédie autour du désaveu de la paternité du Portatif par son auteur. Depuis la fin de juin 1764 Jusqu'en octobre de la même année Voltaire insiste dans sa correspondance sur le fait qu'il n'a pas écrit cette œuvre impie alors même que tout le monde a reconnu sa signature sur le fond et dans la forme. La comédie mise en scène par Voltaire est habile parce qu'elle s'appuie sur deux pôles : d'abord l'œuvre est morale et plaisante, philosophiquement juste dit-il; mais, d'autre part, elle est dangereuse et un être soucieux de ne pas scandaliser comme Voltaire, de respecter l'ordre établi, ne pourrait avoir écrit une telle œuvre. La facétie d'esprit mène jusqu'au bout, et jusque dans le hors texte, l'idée d'une ingéniosité ici mise au service d'une publicité qui se révélera extrêmement efficace. On s'amuse de ces dénégations dont personne n'est dupe et surtout pas les gens d'Eglise.

L'Arrêt du Parlement qui condamne en 1765 le Dictionnaire Philosophique Portatif, après réquisitoire d'Omer Joly de Fleury, insiste sur les moyens littéraires mis en œuvre et leur véritable danger : « ***Et quels moyens emploie-t-on pour inviter à adopter ces erreurs ? Le ridicule, la plaisanterie, les doutes, les sophismes, [...] qui ne peuvent en imposer qu'à ceux qui négligent de s'instruire, et à ceux qui ont quelque intérêt à se laisser séduire et à faire illusion [...] Quel abus plus énorme et***

plus déshonorant de l'esprit et des talents ! »¹⁰. A son tour l'abbé Chaudon, en 1767, dans son Dictionnaire anti-philosophique pour servir de commentaire et de correctif au Dictionnaire Philosophique et aux autres livres, qui ont paru de nos jours contre le Christianisme, se montre assez explicite : « ***Ce livre brise tous les liens qui attachent les hommes à la vertu.[...] de tels principes révolteraient sans doute, s'ils étaient présentés de front ; mais l'Auteur les fait entrer dans l'esprit avec l'art le plus insidieux. C'est un parfum empesté, qui s'insinue insensiblement dans toute la masse du sang. Saillies ingénieuses, plaisanteries légères, bons mots piquants, antithèses brillantes, contrastes frappants, peintures riantes, réflexions hardies, expressions énergiques ; toutes les grâces du style, tous les agréments du bel esprit y sont prodigués. [...] Le père de La Pucelle d'Orléans a beau désavouer le Dictionnaire Philosophique, on y reconnaît à chaque trait les marques de son origine. C'est un enfant des ténèbres dont tout le monde a désigné le Père, dès qu'il a paru au grand jour »¹¹***

Enfin, en 1768, l'ouvrage Le Ridicule du prétendu bon ton philosophique ou défense des vérités de la religion chrétienne contre l'auteur du Dictionnaire Philosophique portatif par Un Ecrivain compatriote, défend l'idée que le succès de l'œuvre de Voltaire tient à une mode de salon, celle du scepticisme universel de bon ton, marqué par des jeux d'Esprit vite comparés au poison mortel de la séduction; emporté par un élan de combattant de la Vertu, ce « compatriote » écrit : « ***Je ne craindrai pas, hommes qui avez des yeux, et qui ne voyez plus ; des oreilles, et qui n'entendez plus ; une bouche, et qui ne parlez plus que pour préconiser le mensonge, de commettre les intérêts de ma raison, quand je dirai que ce qui vous fait crier si fort au sublime de ce Dictionnaire Philosophique, ne sont, à parler vrai, que des idées hasardées et des raisonnements captieux. [...] Dès l'entrée de son ouvrage, le Catéchisme des déistes de notre siècle, qui se propose de jouer le rôle de***

¹⁰ Arrêt du Parlement de Paris du 19 mars 1765 reproduit dans le Dictionnaire anti-philosophique de Chaudon, Avignon, 1767.

¹¹ Dictionnaire anti-philosophique: pour servir de commentaire & de correctif au Dictionnaire philosophique, & aux autres livres qui ont paru de nos jours contre le Christianisme ...Par Louis Mayeul Chaudon, Publié par Aux dépens de la société, Avignon, 1767, p.vi.

mauvais plaisant, prend le ton turlupin »¹². Le ton turlupin : dans la bouche d'un adversaire, voilà qui n'a pas dû déplaire à Voltaire comme composante amusée et virevoltante de sa Raison Ingénieuse.

Victor Madeira, Professeur Agrégé au Lycée Bossuet de Meaux

¹² Le Ridicule du prétendu bon ton philosophique ou Défense des vérités de la religion chrétienne, Contre l'auteur du Dictionnaire Philosophique portatif, Par un Ecrivain compatriote, 1768, pp.3-4.